

Françoise Landrot

Un pays sans amarres

EdB

Du même auteur aux Éditions des Béatitudes :
Et elles passèrent sur l'autre rive, 2013*.

Dans la même collection :

Lazarus, du monde Lambda, Christine Voegel-Turenne, 2011.

La mère, récit d'un miracle, Sylvain Clément, 2011*.

La station solitaire, les aventures d'un curé dans l'espace, Emmanuel Pic, 2012.

Deux places pour trois, Pascal Genin, 2013*.

La valse des âmes, Guillaume Sébastien, 2013*.

Entre père et fils, Guillaume Sébastien, 2015*.

De larmes et de lumière, Olivier Guy, 2014*.

L'enfant qui aimait la pluie, blessé par un secret, Gerard Kelly, 2015*.

Ils nous ouvriront les portes du paradis, Guillaume Sébastien, 2016.

* Disponible en livre numérique à télécharger sur notre site internet :
www.editions-beatitudes.fr

*

ISBN : 979-10-306-0093-3

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, février 2017

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Photo de couverture : © Christian Baraja

Portrait de Julie écrivant par Ernest Rouart

1

Un exil sans adieu, sans pardon. Une réponse à ta violence par la violence, à ta déraison par l'absurde. Il m'a été formellement interdit de te rendre une ultime visite dans ta cellule d'aliéné, de t'apercevoir ne serait-ce qu'un bref instant, derrière les barreaux du bâtiment austère où tes cris et tes souffrances étaient étouffés à coups de bromure et de douches glacées.

Je n'aurai pu graver en moi un dernier reflet de ton visage avant de refermer le livre des jours partagés, comme si tu étais parti dans un brouillard épais et irrévocable, sans laisser de traces.

Et c'est peut-être ce qu'on a voulu... T'effacer de la famille, te rayer de nos listes bienséantes, dans le dernier jeu de quilles, ne pas ramasser la tienne, la laisser rouler jusqu'à dévaler dans le vide, l'abîme d'absence. Tu n'étais pas conforme au modèle, impensable exception, inimaginable tare dans le clan respectable.

Demain, le bateau va t'emmenner très loin, la fêlure entre ton univers incohérent et le nôtre, si raisonnable, va s'écarteler en fracture irrémédiable...

Désespérée, je me demande ce qu'il nous restera de toi.

Peut-être qu'au fil du temps, dans nos souvenirs, le vent et les embruns figeront en statue de sel, dans une

oppressante immobilité, tes mouvements discordants, entravés pour toujours.

Nous avons vécu des moments à la limite de nos forces...

Les scènes obsédantes, qui ont fini par provoquer ce départ et qui se sont répétées tant de fois, m'habitent en permanence...

Un vertige t'entraîne dans l'inimaginable.

Ta tête tourne, ta tête cogne, ta tête explose en images disloquées, derrière ton regard étrangement fasciné et ton corps, agité de convulsions, essaie d'exorciser la révolte souterraine qui t'expatrie de toi-même.

Fracas assourdissant, que toi seul perçois.

Tes mains et tes pieds ne t'appartiennent plus, ils lancent des coups en désordre sur un ennemi que toi seul peux voir et qui n'est autre que ton ombre détestée.

Pour nous qui sommes près de toi, pétrifiés dans la stupeur, le temps impassible s'est plombé. La crise semble sans fin, sans issue, tellement la densité des minutes alourdit l'air.

Et puis, c'est presque un soulagement, tu t'écroules, anéanti, terrassé par les ténèbres qui t'assaillent, dans ce qui semble un sommeil de pierre. Répit bref, bientôt rompu par de nouveaux cauchemars et l'angoisse tel un anneau glacé va resserrer ton cou fragile.

Cette crise se terminait encore par un internement.

Au bout de quelques mois, tu revenais à Vernet...

C'étaient, de nouveau, de longues semaines de mélancolie, une léthargie triste, des heures vides que tu épuisais, blotti sur les coussins de la méridienne, regardant passer la vie sans y pénétrer. Entre deux assauts déments, c'était la prostration, une absorption tragique en toi-même qui te dévorait.

Que pouvions-nous encore tenter, face à ces extrêmes dans lesquels tu devenais un étranger presque déshumanisé ?

Dans quelle dérive, aux confins du réel, es-tu insidieusement parti ? Au bord du puits où tu t'enfonçais, mes bras désespérés s'agitaient dans le jour et la lumière, mais ta nuit était trop profonde pour ce secours dérisoire.

Où fut congédié l'enfant doux et affectueux dont j'ai engrangé les jours de bonheur dans un coin de ma mémoire, inatteignable aujourd'hui ?

Puis-je encore oser avouer que je suis ta mère ? Mon incapacité à te venir en aide me submerge de honte et de chagrin. J'ai échoué, je n'ai pas pu m'opposer aux décisions familiales, à tous les médecins qui ont étudié ton cas avec conscience, sans doute, mais d'une manière plus scientifique que véritablement humaine.

N'a-t-on pas confondu tentative de guérison et volonté d'anéantissement, dans cette solution drastique, dictée par tant de sentiments à la clarté trop diffuse ?

Il était souhaitable de te soustraire à la vue de tous ceux qui sont dans la norme, se lèvent chaque matin pour une journée sage qu'aucun dérapage ne fera trembler. À leur univers si solide, tu opposais tes incartades vacillantes ; à leurs certitudes, tu répondais par une hésitation de plus en plus désordonnée.

Il fallait donc te gommer impitoyablement de notre paysage, même les villes, à l'autre bout de la métropole, étaient encore trop proches pour accueillir l'épave embarrassante que tu devenais, il fallait t'emmener loin, encore plus loin, sur un autre continent.

L'Algérie, c'était la France, me disait-on... Cela ne me rassurait pas.

Elle était si éloignée qu'elle semblait n'exister que dans des rêves exotiques, flous, où tu n'allais plus déranger personne. Les extravagances de ton comportement ne seraient plus sur notre théâtre et les nouvelles auraient bien du mal à traverser la Méditerranée.

J'ai fermé les contrevents, tiré les lourds rideaux, j'ai interdit au soleil de me visiter, il met trop de clarté sur ma conscience. Le va-et-vient de la maison me paraît insupportable, une immense farce, une agitation indécente alors qu'on t'a éconduit comme un étranger malsain. Mes bras se souviennent de ton poids si léger lorsque tout enfant tu t'endormais contre moi, ils sont lourds aujourd'hui de tout le vide de ma vie et de l'épaisseur de mon silence contraint.

Ce sont les hommes qui ont eu le dernier mot, la femme que je suis n'a même pas le droit de vote, aucune possibilité d'expression dont on tiendrait légitimement compte !

Dans l'ombre de l'alcôve, j'ai cherché avec acharnement un chemin de persuasion. Des nuits durant, retenant mes larmes, j'ai supplié Louis de renoncer à cette solution si radicale. En vain. Louis est médecin, il sait ce qui est bien, ce qu'on peut guérir et aussi, avec une triste lucidité, toutes les bornes de sa science. Ton insoluble cas lui devenait, je crois, une offense personnelle qui le confrontait péniblement à ses limites de père et de savant. Après bien des atermoiements pénibles, ses confrères bourguignons, ses relations dans les milieux psychiatriques ont fini par proposer cet internement à Blida.

Il est vrai que cet hôpital venait d'être créé, à l'initiative du professeur Topor, ami d'enfance de Louis et de

son frère Pierre, médecin lui aussi. Il avait accueilli les premiers malades en 1933, il y a cinq ans.

Là, disait-on, dans cet établissement flambant neuf, tu serais bien traité. Il était présenté comme un modèle, ayant recours à des techniques médicales de pointe, comme le cardiozol ou les électrochocs, jargon pour moi hermétique et barbare...

Moi ta mère, je crains que le traitement le plus innovant ne pèse pas grand-chose par rapport à la douceur d'une caresse, la tendresse d'un regard, la qualité d'une présence... De toute manière, même si une relative clémence et une attention privilégiée, en tant que recommandation du professeur Topor, te sont accordées, tu seras enfermé et dans le mot enfermé, il y a le mot enfer...

Sur ma table de nuit, la femme de chambre a déposé un bouillon de poule. Les volutes de sa fumée se sont dissipées, il refroidit lentement, j'ai l'impression que plus jamais je ne pourrai avaler une bouchée de quoi que ce soit, ce serait si simple de se laisser couler doucement jusqu'à la mort, cette immense plaine d'oubli, ainsi se délester du devoir de vivre encore.

Tentation, mais il me faut aller, tant bien que mal, jusqu'au terme inconnu, continuer d'avancer, un pas devant l'autre, avec des œillères bien serrées autour de la tête, pour ne pas trébucher.

J'irai vers les eaux troubles de la vieillesse en évitant de remuer la boue, maintenant je crois que j'ai dépassé le seuil de toutes les souffrances, que rien de plus tragique ne peut m'atteindre, que je survivrai vaille que vaille, une lourde pierre à la place du cœur, comme si mes jours étaient assumés par une autre que moi-même. J'accomplirai les gestes quotidiens, mais mes mains ne seront plus vraiment les miennes, mon regard percevra

les choses derrière un écran assombri, mes pensées se décalqueront sans cesse autour de ton image évanouie.

Dans la gaieté insouciante de ma jeunesse, j'ai mis au monde trois enfants. Si une bohémienne avait prédit mon avenir, j'aurais caché plus précieusement encore, dans le grenier de ma mémoire attentive, tous ces petits moments simples, passagers, anodins mais si heureux de leurs premières années, j'aurais avidement capturé ces menus trésors, viatique inestimable pour le dernier versant de ma vie.

Il ne me reste que Rodolphe, mon fils aîné. Souvent avec lui, ma tendresse est discordante, une note qui ne sonne pas tout à fait juste. La dureté de son caractère tient à distance toute velléité de confiance, toute tentative de conversation affectueuse, peu à peu nous nous sommes insensiblement éloignés.

2

À intervalles réguliers, le pinson répète ses quelques notes, toujours les mêmes, il ouvre le matin à la joie, comme si l'épaisseur de la nuit avait englouti tous nos soucis et nous proposait un avenir vierge où il serait facile de tout recommencer. Je suis encore un peu ensommeillée, les souvenirs sont relégués dans une zone où ils paraissent inoffensifs, où ils se confondent avec d'improbables cauchemars. Les frontières du réel restent évanescentes, la lucidité n'a pas encore affûté sa lame, n'est pas tout à fait prête à l'assaut de ma conscience.

Je retarde le moment où la béance de ton absence va vriller tout mon corps d'une irrémédiable angoisse.

L'impertinence du soleil s'invite dans la chambre triste, tente même de caresser ma joue encore striée de toutes les larmes versées cette nuit. Infaillible astre viril, il s'est levé derrière les douces collines du Morvan, irradiant les bois de sapins, il fait sa belle œuvre de soleil comme hier, comme demain, comme il y a des siècles... Imperturbable.

Il faut bien qu'un soupir, venu du tréfonds de mon être, finisse par dissiper l'opacité bienfaisante.

L'instant redouté, repoussé aux confins de ma mémoire, arrive sournoisement, comme un voleur de paix, et les derniers événements vécus refont surface, déchirent brutalement les songes.

Aujourd'hui sera sombre malgré la belle lumière de juin, je n'ai pas envie de me lever, de secouer cette léthargie triste, cette petite mort. À quoi bon, je n'ai envie de rien.

Loin, loin, loin, mon enfant malade. Mon cœur serré, pour ne pas éclater, tente, par intermittence, de se détourner de lui, comme si une lourde porte se rabattait sur notre amour. Durant quelques instants, je parviens à m'assoupir sur les pages oubliées, les images remisées dans l'ombre. Cela va me permettre, peut-être, d'aller jusqu'au soir sans dislocation.

Tout au long de ma journée de funambule, j'avancerai avec le risque de basculer dans le vide à chaque instant, il faudra bien, pourtant, poser le pied avec assurance, tenir fermement le balancier qui me maintient debout. Je m'efforcerai de rester juste, je n'exigerai de moi-même rien que cela, garder une conscience pondérée qui m'évitera de tomber dans le noir pessimisme. Je devrai reconnaître que coexistent, avec la folie et l'exil de mon fils, la légèreté de l'oiseau, sa beauté minuscule, parfaite, et que sa mélodie joyeuse et insouciante, que j'entends ce matin derrière les volets, m'est aussi destinée...

Reste, en filigrane, cette blessure à vif qui n'en finit pas de me rappeler à l'ordre du réel, mais cette entaille, si douloureuse soit-elle, ne devra pas m'empêcher de traverser ce jour et le suivant en recueillant, quand même, les dons qui me sont de toute façon prodigués...

Et me revient cette phrase d'Angélus Silésius :

« Ami, où que tu sois, ne t'arrête pas là, il faut sans cesse aller de lumière en lumière. »

Où que tu sois, ne t'arrête pas là... Quel effort persévérant me faudra-t-il, rien que pour le premier pas ?

De nouveau, mon amour inquiet traverse la mer.

Sa présence n'est plus, mais je voudrais rejoindre celui que j'aime par un fil invisible, le soutenir. La pensée relie les êtres et je voudrais croire que ce fil invisible a une teneur véritable, que cette mystérieuse connexion peut écarter un danger, sauver d'un mauvais pas, secourir au plus profond d'une détresse.

Je voudrais abolir la distance qui me sépare de ta chambre de misère dans cet hôpital algérien dont j'ai seulement aperçu quelques photographies, prendre ta main dans la mienne, la caresser, lui communiquer un peu de paix, quelques miettes de joie.

Ma foi, bien clignotante, voudrait se raviver, nous remettre dans le giron de ce Dieu si souvent oublié, relégué comme un tour de passe-passe, inutile quand tout va bien.

Je tire la sonnette d'alarme du ciel... Et je me reprends à espérer en la prière exaucée, comme un ultime remède, le seul possible quand l'éloignement nous rend si désarmés.

Surprenante chaîne d'amour qui nous fait ressentir même physiquement le désarroi d'un proche, l'autre toujours là comme source ou comme but.

Dans quelle mesure cette supplique dérisoire peut-elle apporter un soulagement ?

On dit que tout est relié dans l'univers, que tous les êtres dépendent les uns des autres, on dit aussi qu'un battement d'ailes de papillon peut remuer une étoile... Mystère d'un cœur qui s'apaise et par là même transmet la paix au monde, mystère de l'intercession aussi.

Je me contenterai de confier notre seul aujourd'hui.

Cette décharge sur plus Grand que moi m'apporte un peu de tranquillité, le pinson répète toujours ses